

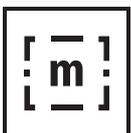


# « DOUBLE JE » de Miquel Dewever-Plana



## LA DEMARCHE DE L'AUTEUR

Interview réalisée par : Juliette Guaveña, association la Tête dans les Images





## INTERVIEW : M. DEWEVER-PLANA, UN PHOTOGRAPHE ENGAGÉ

### Comment en êtes-vous venu à exercer le métier de photojournaliste ?

*Un voyage et une rencontre ont fait de moi un photojournaliste. En effet lors d'un second voyage au Guatemala en 1991, à l'époque pays en guerre, j'ai rencontré Xuwin, une femme d'origine maya. C'est elle qui la première a commencé à me raconter comment les gouvernements militaires massacraient les populations mayas. N'ayant aucune nouvelle de sa propre famille depuis des années, je lui ai proposé de nous rendre au Mexique pour la chercher dans les nombreux camps de réfugiés qui longeaient la frontière avec le Guatemala. Nous avons retrouvé sa sœur dans un camp et le reste de sa famille dans un autre camp. J'imaginai cet épisode comme une « aventure » qui ne devait être qu'une parenthèse, avant de reprendre, comme prévu, mon périple touristique. Mais les semaines que j'ai passé dans ces camps et les témoignages qui me racontaient l'horreur, les massacres, les viols, les tortures... me montraient une réalité que les médias taisaient, contrairement aux autres conflits latino-américains de l'époque très médiatisés par la presse internationale. Systématiquement, après chaque témoignage, on me demandait d'emmener avec moi leurs mots et leurs douleurs pour « que le monde sache ce que le peuple maya endure ». De retour en France je n'ai pas pu faire autrement que de respecter leur demande, c'est pourquoi j'ai repris des études, mais cette fois en photojournalisme.*

### Tous vos travaux d'auteur concernent des peuples autochtones d'Amérique Latine. D'où vous vient cet intérêt pour les peuples premiers d'Amériques ?

*Depuis ma plus tendre enfance les cultures autochtones me passionnent, et principalement celles d'Amérique latine. C'est pourquoi, lorsque j'ai commencé à voyager à 23 ans, mes destinations furent tout naturellement le Mexique, le Guatemala, le Pérou ou bien encore la Bolivie, des pays avec une forte présence de populations autochtones. Sans oublier un livre qui m'a beaucoup marqué et qui a souvent guidé mon travail photographique : Les veines ouvertes de l'Amérique latine, d'Eduardo Galeano.*

### Considérez-vous le travail *D'une rive à l'autre* comme un travail documentaire ?

*Absolument. Documentaire et donc politique. Il est vrai que mes projets antérieurs avaient une écriture photographique plus « classique », plus conventionnelle. Et pourtant, je ne vois aucune différence. Seule la forme a changé mais le fond reste le même, c'est-à-dire ce besoin de documenter, de raconter et de montrer une situation, dans le but de tous nous interroger, amérindiens et non-amérindiens, sur nos responsabilités multiples.*

### Que connaissiez-vous de la situation des Amérindiens en Guyane avant d'entamer ce projet ? Qu'avez-vous appris en le réalisant ?

*Un ami, Patrick Bernard, ethnographe et ami d'André Cognat depuis plus de 30 ans, m'en avait un peu parlé. Il m'avait, notamment, expliqué la politique d'assimilation utilisée par l'administration française au début des années 1960, incitant les Amérindiens à obtenir la nationalité française...et des conséquences que cela allait provoquer dans leur organisation sociétale. Mais je ne savais pas grand-chose d'autre, d'autant que depuis la métropole, le département de la Guyane ne fait jamais la une des journaux...et la situation des Amérindiens encore moins.*

*Mais en 2013, invité à exposer mon travail sur la violence au Guatemala dans le cadre des Rencontres Photographiques de Guyane, son directeur artistique Karl Joseph, m'a parlé d'un drame récurrent : des Amérindiens, pour la plupart des adolescents, parfois des enfants, se donnent la mort, dix à vingt fois plus que dans l'Hexagone, au point que l'on peut parler sans exagération d'une « épidémie de suicides ».*

*Choqué par cette nouvelle, dont aucun média (à l'époque) ne s'en faisait l'écho, j'ai commencé à m'y intéresser. Après avoir travaillé près de 20 ans avec les populations mayas du Mexique et du Guatemala, il me semblait*



*normal d'arrêter mon regard sur la réalité des Amérindiens de France. Dans le même temps je recevais une invitation de la Direction des Affaires Culturelles Guyane pour venir faire une résidence artistique ce qui m'a permis de proposer un projet qui aborderait la thématique du « suicide » chez les Amérindiens.*

### **Pourquoi avoir choisi ce dispositif de portraits en diptyque sur fond identique au lieu de portrait de scènes de vie ?**

*Lors de mon premier voyage en territoire amérindien de la Guyane française, j'ai visité plusieurs villages sans appareil photo ni enregistreur. Je voulais juste toucher du doigt ce monde que je ne connaissais pas. Je souhaitais les écouter, tenter de comprendre la situation de ces populations et leur expliquer mon souhait de faire un travail avec eux sur la problématique du suicide. Très vite j'ai compris que d'aborder le suicide de façon frontale aurait été extrêmement maladroit de ma part. Il me fallait envisager ce projet sous un autre angle.*

*J'avais remarqué lors de ce séjour qu'il n'était pas rare de voir les hommes ou les femmes passer, sans raison apparente, du costume traditionnel à une tenue occidentale. Cette réalité inattendue bousculait certaines de mes certitudes, comme celle qu'être amérindien devait forcément passer par une façon de se présenter au monde propre à sa culture. Cela témoignait également d'un choc culturel aussi rapide que brutal vécu par ces populations et révélant sans doute un profond mal-être identitaire. Alors que l'uniformisation culturelle gagne tous les territoires de notre planète, cette question de l'identité est de plus en plus complexe et souvent conflictuelle. Les Amérindiens français de Guyane me révélaient ainsi, sans s'en rendre compte, cette collision entre deux modèles antagonistes.*

*Pour montrer et évoquer cette situation que l'on pourrait nommer de schizophrénique, j'ai proposé aux amérindiens qui le souhaitaient de poser dans les deux tenues vestimentaires, traditionnelle et « occidentale », et de les mettre en parallèle sous forme de diptyques afin de déceler, dans les regards, les expressions, les gestes, les positions, combien, en définitive, les apports extérieurs peuvent influencer un comportement, une attitude, un état d'être pour finalement modifier une identité, une culture. Ces jeux de miroir ont souvent surpris et interrogé les protagonistes eux-mêmes, qui parfois avaient du mal à se reconnaître dans ces identités plurielles.*

*Mon propos n'était certainement pas d'opposer un monde à un autre, de prétendre que le monde d'hier était mieux que celui d'aujourd'hui, d'exalter le monde amérindien et décrier le monde occidental (ou inversement)... mais plutôt de faire naître une réflexion sur ces changements et bouleversements que l'humanité a toujours vécu. Les cultures, les langues, les identités et les sociétés, si petites soient-elles, ont toujours « évolué » et se sont toujours construites avec ou contre « l'autre ».*

### **Certains photographes considèrent qu'une photographie se suffit à elle-même. De votre côté, dans l'ensemble de vos projets, une grande place est faite à l'écriture. Comment expliquez-vous l'importance que vous y accordez ?**

*Il y a de nombreuses façons de concevoir la photographie documentaire. En ce qui me concerne j'aime raconter des histoires, c'est pourquoi l'image est aussi importante que les mots. Je trouve que lorsqu'on lit le témoignage de la personne photographiée, l'image prend une dimension et une force incroyable. Souvent lorsque je vois des travaux de photographes sans aucune indication concernant la personne photographiée, je ressens une certaine frustration, voire une gêne, car j'ai le sentiment qu'elle n'est qu'« objet » dans une démarche artistique à sens unique.*

### **Dans *D'une rive à l'autre*, les personnes qui ont participé au projet partagent des souvenirs et des pensées qui sont considérés comme assez intimes dans les sociétés occidentales. Qu'est ce qui les a motivées à se livrer, à votre avis ?**

*Le métier de photographe ne se limite pas à appuyer sur un bouton. Je conçois mon métier comme un mélange de beaucoup de disciplines. Il faut être un peu anthropologue, un peu sociologue, un peu psychologue... ce qui*



*me passionne et me fascine c'est l' « être humain » dans sa globalité. J'aime autant le photographe que l'écouter. On a tous besoin de (se) raconter et s'il y a une écoute bienveillante face à soi, les mots sortent naturellement. C'est vrai que dans certains témoignages ils ou elles ont parfois des propos qui peuvent nous paraître extrêmement intimes... selon notre vision propre à notre culture. Mais ce qui est de l'ordre de l'intime chez nous ne l'est peut-être pas chez eux et inversement.*

**Dans ce projet, les personnes ne sont pas anonymes comme c'est souvent le cas. Pourquoi avoir fait ce choix de les nommer mais aussi de les identifier par leur culture, leur âge et leur village ?**

*Nous avons tous une langue, un territoire qui nous rattachent à un groupe, mais nous avons aussi un nom qui fait qu'au sein de ce même groupe chaque individu est unique et chaque témoignage l'est tout autant. C'est pourquoi il me paraissait évident de mentionner toutes ces informations.*

**Comment se sont passées les prises de vues ? Est-ce que c'était facile pour les personnes de passer d'une tenue à l'autre ?**

*Les personnes photographiées étaient toutes volontaires pour participer à ce projet. À aucun moment je n'ai influencé leur choix vestimentaire comme lorsque, par exemple, Mariette Renaud a posé en « tenue occidentale » elle n'a fait que mettre un soutien-gorge, seul élément qui pour elle représente l' « autre monde ». Concernant les jeunes j'ai parfois perçu un mélange à la fois de gêne et de fierté à se présenter en « Amérindien ».*

**Comment avez-vous fait votre narration ? Que souhaitiez-vous nous donner à voir ?**

*L'important n'était pas ce que moi je souhaitais donner à voir, mais comment eux se présentaient face caméra selon leur tenue vestimentaire. Il m'a très vite apparu évident, une fois le diptyque réalisé, qu'on pouvait déceler dans les regards, les expressions, les gestes, les positions, combien, en définitive, les apports extérieurs pouvaient influencer un comportement, une attitude, un état d'être pour finalement modifier une identité, une culture. Ces jeux de miroir ont souvent surpris et interrogé les protagonistes eux-mêmes, qui parfois avaient du mal à se reconnaître dans ces identités plurielles. Dans cette traversée vers cet « autre monde », plus imposé que choisi, qu'emporteront-ils avec eux ? Que conserveront-ils de leur identité, de leur culture, de leur savoir, de leur mémoire collective ? Est-il possible d'être à la fois Amérindien et Français ? Ce sont toutes ces questions que nous posent ces diptyques.*

**Comment avez-vous choisi l'ordre des photos dans le livre ? Pourquoi terminer par ce diptyque où un jeune homme, en tenue « de ville » fait face à une photo où il n'apparaît pas ?**

*Les témoignages sont pour moi comme les pièces d'un puzzle qui, une fois ordonnées, dessinent l'image du monde amérindien d'aujourd'hui. Nous avons donc tenté de trouver une logique pour classer les photos et les témoignages. En revanche, dès le départ le diptyque de Landry s'est imposé comme une évidence pour conclure le livre. Ses parents ont fui la guerre du Suriname. Lui est né en Guyane mais sa mère ne lui a pas transmis sa langue amérindienne (le kali'na). Est-ce pour autant qu'il n'est pas ou plus Amérindien ? Qu'est-ce qui fait que l'on est Amérindien ? Cela me paraissait intéressant de terminer sur ce questionnement qui, j'imagine, concerne de plus en plus de jeunes Amérindiens « des villes ».*